



La Mort du Moineau

L'aube a blanchi les monts, une lucie vermeille
Teinte les noirs sapins dont la cime a frêmi ;
Un long bruissement court du rat endormi
A la colline en fleurs qui lentement s'éveille
Alors, des champs, des prés, des ravins et des bois
S'élève, tout à coup, la grande symphonie
Des oiseaux labillards, dont les joyeux voix
Entourent l'osanna de l'Annoe bonne !
Les chevreuils gracieux accourent aux ruisseaux,
Et les abeilles d'or sortent de leurs cellules,
Et la source murmure en laissant les roseaux ;
Et les papillons bleus qui glissent sur les eaux
Lutinent, dans leur vol, les frères libellules
C'est l'heure où tout frissonne aux caresses du jour,
Où tout naît à la vie, où tout rit à l'amour.

Près du sommet d'un mur tout tapissé de lierre,
Dans le nid qu'il s'est fait au recoin d'un créneau,
Se soulève avec peine un pauvre vieux moineau
Dont un rayon vermeil a frappé la paupière.
Pour rejoindre les siens dont il entend les cris,
Il veut ouvrir son aile et voler dans l'espace...
Devant ses yeux troubles un sombre voile passe
Et son aile retombe à ses flancs amers.
Le vieux moineau tressaille... il sent sa fin prochaine
Alors, — réunissant ses forces qui s'en vont, —
Dans un suprême effort, il s'élève d'un bond
Et s'en va retomber au faite d'un grand chêne
C'est là qu'il veut mourir, là, dans un trou béant
Que le temps a creusé sous la ramure altière.
— Quand il n'est plus pour eux la joyeuse rosière
L'arbre, aux oiseaux morts, fait un cercueil géant —
Son petit corps tordu par les affres dernières,
Il attend, le pauvre, la mort lente à venir...
L'air est tout embaumé de senteurs printanières
Et son œil, déjà clos, s'emplit du jour entier.
Il reçoit son passé... depuis le nid de mousse
Où la mère apportait, avec des cris joyeux,
La plume qui rendait le legs plus joyeux
Et donnait aux petits une chaleur plus douce.